

Homélie du 7^{ème} dimanche, temps ordinaire (Année C)

Dimanche 24 février 2019

Livre de Samuel 26, 2.7-9.12-13.22-23 / Psaume 103 (102) / Lettre de Saint Paul Apôtre aux Corinthiens 15, 45-49

Évangile de Jésus-Christ selon saint Luc 6, 27-38

En ce temps-là, Jésus déclarait à ses disciples :
« Je vous le dis, à vous qui m'écoutez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. Souhaitez du bien à ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient. À celui qui te frappe sur une joue, présente l'autre joue. À celui qui te prend ton manteau, ne refuse pas ta tunique. Donne à quiconque te demande, et à qui prend ton bien, ne le réclame pas. Ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le aussi pour eux. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle reconnaissance méritez-vous ? Même les pécheurs aiment ceux qui les aiment. Si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quelle reconnaissance méritez-vous ? Même les pécheurs en font autant. Si vous prêtez à ceux dont vous espérez recevoir en retour, quelle reconnaissance méritez-vous ? Même les pécheurs prêtent aux pécheurs pour qu'on leur rende l'équivalent. Au contraire, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour. Alors votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, car lui, il est bon pour les ingrats et les méchants. Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. Pardonnez, et vous serez pardonnés. Donnez, et l'on vous donnera : c'est une mesure bien pleine, tassée, secouée, débordante, qui sera versée dans le pan de votre vêtement ; car la mesure dont vous vous servez pour les autres servira de mesure aussi pour vous. »

Homélie

Texte source de l'homélie (non rétranscrite) du jour

P. Hervé Pierre Guillot, jésuite

« Il y a une question importante et très discutée de nos jours. Tout un courant d'idées, dont on trouve l'expression la plus forte chez Nietzsche et qu'un auteur comme Montherlant a beaucoup contribué à répandre chez nous depuis quelques années, accuse le christianisme d'être une école de faiblesse et d'avoir, comme on le dit aujourd'hui, dévirilisé l'homme. C'est une calomnie, mais il ne faut pas, en la rejetant, présenter le christianisme comme un héroïsme purement humain qui consisterait dans une tension de la volonté.

Le christianisme bien compris n'est pas une consolation pour les âmes faibles qui n'ont pas le courage de regarder la réalité en face : il repose en effet sur la vérité. Loin de nourrir les âmes d'illusions consolantes, il leur demande de se rendre compte de leur situation vraie et de la situation du monde. Il exige qu'on envisage l'alternative tragique du salut ou de la perte totale qui fait le drame de toute vie. Il ne dissimule pas la part de souffrances qui existe dans le monde et les épreuves qui peuvent atteindre ceux qui se sont le plus confiés à Dieu. Et la certitude donnée par la foi, mais par la foi seule, qu'elles peuvent toujours tourner [p. 91] au bien définitif n'empêche pas d'en éprouver, comme le Christ, l'angoisse jusqu'à l'agonie. Une vue de l'Univers où est plantée la Croix du Christ n'a rien d'un décor riant, pour reposer les yeux fatigués.

Le christianisme n'est pas un appel à la facilité, l'organisation du confort spirituel. Il demande à tout homme de vivre en fils de Dieu, témoin du Christ. C'est l'appeler à se hausser à la grandeur suprême et non à piétiner dans une médiocrité satisfaite. C'est lui demander de se dépasser sans cesse, car, pour être parfait comme le Père céleste est parfait, on a toujours à s'élever plus haut, on a toujours à s'arracher aux forces qui attirent vers le bas. Si on descend un peu dans le détail concret de ce qu'exige la fidélité à cette promotion, on se rendra encore mieux compte de la qualité d'âme qu'elle exige et qu'elle développe. Elle demande une rupture totale avec le péché ; le péché est ce qui nous rabaisse, ce qui nous diminue, ce qui nous désorganise, quelles que soient les apparences contraires. Cette rupture doit être poursuivie jusque dans ses dernières conséquences : le chrétien ne peut pactiser, ni dans l'ordre social ni dans l'ordre individuel, avec quoi que ce soit qui est conséquence du péché, suite du péché, expression du péché. Pour être fidèle à cette exigence, combien ne faudra-t-il pas de courage dans un monde dont tant d'institutions, de traditions, d'habitudes, de modes reposent sur des complicités avec le péché ! Pour avoir le courage d'affronter les oppositions que provoqueront les ruptures nécessaires, il ne faut pas certes manquer de virilité.

D'autre part, le christianisme nous demande un courage constant : ce n'est pas à certains moments qu'il s'agit de se tendre dans un effort violent pour se rattraper ensuite en s'abandonnant à ses attraits, à ses instincts, à ses passions. C'est à chaque instant qu'il faut s'efforcer de monter. Or peu de choses nous sont plus difficiles que cette constance dans l'effort, que cette universalité de l'effort qui empêche de se dédommager sur certains terrains de ce qu'on doit sacrifier sur d'autres.

[p. 92] Le christianisme ne demande pas seulement l'effort spectaculaire, celui qui a les autres pour témoins, dans lequel nous sommes soutenus par l'idée de ce qu'ils penseront de nous, mais aussi l'effort secret qui n'est pas vu des hommes, la lutte contre les défaillances et les médiocrités intimes, contre ce qui atteint les intentions mêmes qui dictent les actes. Et ne sentons-nous pas que le courage vu de Dieu seul, cette rectitude constante de la conduite, même quand personne ne pourrait nous la reprocher, est quelque chose qui demande une qualité d'énergie peu commune.

Le christianisme demande un effort qui porte sur toutes les vertus. Rien ne nous est plus naturel que de choisir les vertus que nous essayerons de pratiquer : notre choix dicté soit par les aspirations de notre tempérament, soit par les appréciations de notre temps et de notre milieu. Il a toujours cette déficience d'exclure ce qui devrait être recherché parce que cela paraît trop difficile ou qu'on est moins stimulé de l'extérieur. Un chrétien doit non seulement pratiquer des vertus différentes, mais des vertus qui semblent opposées. Il faut réaliser un équilibre difficile, car isolées, séparées de leur complément, ces « vertus » se durcissent ou s'amollissent, mais perdent leur valeur, cessent d'être vertus. Il faut être doux sans cesser d'être énergique, être résigné sans manquer d'initiative, avoir le goût de l'action sans perdre l'amour de la prière...

Il y a enfin, lorsqu'on cherche la grandeur, une manière de faire qui, malgré les apparences, tend à diminuer en réalité l'effort, c'est de se tendre violemment, de se contracter : il y a là en réalité une manifestation de faiblesse qui cherche à se dissimuler, un appel à l'orgueil pour se soutenir. Une telle attitude est interdite au chrétien. Il lui faut, pour se soutenir, garder l'aisance, la souplesse, la simplicité, on pourrait dire l'humanité.

Il y arrivera s'il se rend compte que son effort doit se faire dans une atmosphère de prière. La sainteté, c'est de se laisser envahir par la grâce, de dire oui au Christ, non pas seulement au Christ qui prescrit, mais au Christ qui cherche [p. 93] à agir en nous et par nous. Qui l'aura compris aura vu la différence du héros païen et du saint chrétien. Son énergie ne risquera pas de devenir violence contre lui-même (et fatalement aussi contre les autres) et orgueil, quoique sa docilité au Christ ne tourne pas à l'inertie et à la paresse. En lui, comme toutes les vertus, la force sera vertu authentique, sans mollesse ni dureté. Le christianisme n'est pas une religion de faibles, mais il dépasse l'héroïsme dans la sainteté ».

YVES DE MONTCHEUIL, *L'Eglise et le monde actuel*, Coll. *Bibliothèque de l'homme d'action*, Paris, Editions témoignage chrétien, 1945 (2^{ème} édition).